Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 40 (1907)

Heft: 1

Artikel: Une triple distinction théologique : observations sur le rapport de la foi religieuse avec la science, l'histoire et la philosophie

Autor: Ménégoz, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379810

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE TRIPLE DISTINCTION THÉOLOGIQUE

Observations sur le rapport de la foi religieuse avec la science, l'histoire et la philosophie [1]

PAR

E. MÉNÉGOZ

Il importe, dans la crise religieuse que traverse l'Eglise chrétienne, de se garder de certaines confusions qu'ont commises nos pères sans grand danger pour eux, mais qui aujourd'hui, avec les progrès de la culture moderne, peuvent devenir de graves obstacles à la propagation de l'Evangile. Ces confusions apparaissent surtout dans la notion de l'Ecriture sainte, considérée comme parole de Dieu, et dans celle de l'enseignement officiel de l'Eglise, considéré comme interprétation authentique de la révélation divine.

Une remarque générale s'impose tout d'abord : c'est que le croyant ne peut exprimer sa foi que dans le langage de son temps, et que cette expression est tributaire de la conception du monde formant l'atmosphère spirituelle dans laquelle il vit. C'est là une vérité psychologique qu'aucun observateur sérieux ne peut mettre en doute. Dès lors il y a lieu de distinguer entre la foi elle-même, qui constitue la substance de

[1] Ce travail a été lu, le 20 novembre 1906, à la Société de théologie des pasteurs de Paris.

la vie religieuse, et la forme contingente et transitoire qu'a revêtue la foi, à un moment donné de l'histoire. La substance, quant à sa nature, est toujours identique à elle-même; la forme est variable et soumise aux lois de l'évolution.

A cela il faut ajouter que les écrivains sacrés et les auteurs des Confessions de foi n'ont pas seulement parlé de choses religieuses; il y a dans leurs écrits aussi des données scientifiques, des renseignements historiques, des conceptions philosophiques, c'est-à-dire des éléments d'ordre profane, qu'il n'est pas permis d'assimiler aux éléments spécifiquement religieux, et dont personne n'a le droit de faire des articles de foi.

Or, c'est précisément là que se produisent les confusions signalées plus haut. On confond la science et la foi, l'histoire et la foi, la philosophie et la foi. Et c'est contre cette triple confusion que je voudrais prémunir ceux que préoccupent ces questions à la fois religieuses et théologiques.

La science et la foi.

A l'époque des prophètes, de Jésus-Christ, des Pères de l'Eglise, le conflit entre la science et la foi était inconnu aux hommes de Dieu. Les croyants et les incrédules avaient la même conception du monde, les mêmes idées justes ou fausses en matière de science, d'astronomie, de géologie; on croyait aux démons, aux possessions, aux miracles les plus stupéfiants, on faisait des exorcismes. Aucune question scientifique ne divisait les justes et les injustes. La différence entre eux portait uniquement sur les dispositions morales et religieuses du cœur. Quand Jean-Baptiste vint prêcher la repentance, il ne rencontra d'autre résistance que celle des mauvaises passions de la nature humaine; il n'avait pas besoin de convaincre ses auditeurs de la vérité des récits miraculeux de la Genèse, car les bons et les méchants y croyaient également. Lorsque Jésus fit allusion au miracle de Jonas, les Juifs croyaient tous au séjour du prophète dans le ventre du poisson. Aucune loi scientifique ne les empêchait d'ad-

mettre que Josué a arrêté le soleil ou que l'ombre a reculé sur le cadran d'Achaz.

Les Pères de l'Eglise se trouvaient dans les mêmes conditions vis-à-vis des récits miraculeux du Nouveau Testament. Personne ne contestait la possibilité du changement de l'eau en vin, de la multiplication des pains, de la résurrection d'un mort. La lutte de l'Evangile contre l'incrédulité ne visait alors que la vie intérieure, spirituelle, morale de l'homme ; elle ne touchait en aucune façon aux questions scientifiques, sur lesquelles tout le monde pensait de même. Rien, de ce côté, ne venait entraver les conversions.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Notre éducation scientifique nous met inévitablement en conflit avec certaitaines données de la Bible. La pensée de nos contemporains, formée à l'école primaire laïque, au lycée, à l'université, répugne à admettre la vérité de tel ou tel récit que nos ancêtres considéraient comme parole de Dieu. De là, une tension entre l'ancienne foi et la science moderne.

A quelle époque cette opposition entre la foi religieuse et les conceptions scientifiques s'est-elle produite dans l'Eglise? Nous ne saurions marquer une date précise. Les mouvements de l'esprit ne viennent pas s'inscrire sur l'enregistreur sismique. Ils sont lents, cachés, ondulents. Mais il arrive des moments où une idée préparée par une longue incubation se manifeste subitement et frappe le public. C'est ainsi que le conflit entre la science et la foi éclata au commencement du dix-septième siècle, quand l'Eglise voulut forcer Galilée à reconnaître que le soleil tourne autour de la terre[1].

Ici, on peut pour ainsi dire toucher du doigt l'erreur néfaste de l'orthodoxie traditionnelle, qui veut river la foi religieuse à une conception du monde scientifiquement dépassée. Oui, les prophètes, Jésus-Christ, les apôtres, les Pères de l'Eglise avec tous leurs contemporains ont cru que le soleil tourne autour de la terre; leurs paroles et leurs écrits

[1] Voir, sur ce sujet, l'intéressant exposé de l'abbé Houtin, dans *La question biblique au vingtième siècle*. Paris, E. Noury, 1906, p. 26 et suivantes.

portent la trace manifeste de cette manière de voir. Mais cette croyance ne se fondait pas pour eux sur une révélation divine, elle n'était pas une « parole de Dieu ». Elle n'était autre chose que l'opinion empirique de tout le monde, la science courante de l'époque. En élevant cette science précaire au rang de parole de Dieu et en l'identifiant avec la religion, l'Eglise a commis une faute des plus graves, car elle a éloigné de l'Evangile des hommes dont le cœur était religieux, mais dont l'intelligence ne pouvait se soumettre à une conception astronomique dont ils avaient clairement reconnu l'erreur.

Ce cas est typique. Depuis lors, le même fait n'a cessé de se répéter, sous les formes les plus diverses, avec toutes sortes d'atténuations et de compromissions, dans toutes les Eglises où l'orthodoxie traditionnelle a pu exercer son influence. Les journaux religieux surtout se sont donné libre carrière sous ce rapport. On a fait de la croyance aux récits miraculeux de la Bible une condition de salut, et l'on a traité d'incrédules ceux qui osaient émettre des doutes à ce sujet. Mais la science ne s'est pas laissé arrêter par les anathèmes. Elle a continué calmement, patiemment, imperturbablement sa route, et elle s'est imposée au monde par l'évidence éblouissante de ses résultats.

Bon gré mal gré, l'Eglise a dû suivre le mouvement. Il y a longtemps qu'elle a renoncé à imposer aux fidèles la croyance à l'astronomie biblique[1]. Mais elle ne cède jamais

[1] A l'époque où je faisais, comme candidat en théologie, des études à l'Université de Berlin, on se montrait, dans cette ville, comme un *curiosum*, un pasteur pieux, zélé, éloquent, rigoureusement théopneuste, M. Knak, qui professait hautement sa croyance à la rotation du soleil autour de la terre. Il se fondait sur la « parole de Dieu » dans le livre de Josué, où il est dit que « le soleil s'arrêta » (chap. X, 13). C'était un théopneuste conséquent, un survivant d'une période à jamais disparue. J'ajoute que la croyance erronée de ce digne serviteur du Christ ne m'empêchait nullement de me sentir en parfaite communion de *foi* avec lui. Je me sens de même en communion de foi avec de nombreux chrétiens, connus et inconnus, dont je ne saurais partager certaines croyances orthodoxes, tout aussi erronées, à mon avis, que celle de l'excellent pasteur de Berlin.

qu'à son corps défendant. La science est toujours encore en tension avec l'enseignement officiel de l'Eglise, et elle ne réussit à lui arracher des concessions qu'à force de démonstrations irréfutables. Aussi longtemps qu'il n'y a pas une impossibilité absolue de soutenir l'exactitude de quelque donnée scientifique de la Bible, l'orthodoxie ecclésiastique s'y accroche désespérément.

Prenons un exemple. D'après les évangiles, Jésus a marché sur l'eau. Le fait est-il historique? Cela n'est guère probable. Cependant, comme on constate, chez les fakirs de l'Inde, des cas de lévitation si extraordinaires qu'il n'est pas complètement en dehors du domaine des possibilités qu'un fait analogue se soit produit pour Jésus, on continue à imposer au chrétien, comme un devoir religieux, la croyance à ce récit. De même pour certaines guérisons miraculeuses et d'autres faits surprenants que la science moderne ne saurait ni démontrer ni réfuter.

Eh bien, je dis qu'on a grandement tort de s'attacher ainsi à retenir dans la sphère des croyances religieuses des données qui relèvent uniquement de la science et n'ont rien de commun avec la révélation divine. Cela tient à une tournure d'esprit regrettable, à une tendance fâcheuse, qu'une apologétique sage doit franchement combattre, dans l'intérêt même de sa cause[1].

Autre chose est la science, et autre chose la religion. La première relève de la raison, la seconde de la conscience. Nulle donnée scientifique, qu'elle se trouve dans la Bible ou ailleurs, qu'elle soit démontrée, contestable ou erronée, ne

[1] De temps en temps quelque manifestation saillante vient révéler les doutes cachés et le rationalisme latent qui se trouvent inconsciemment au fond de la pensée de maint champion de l'orthodoxie. Ce fut le cas lors de la découverte du *radium*, dont certaines propriétés s'accordent mal avec les lois jusqu'ici connues de la nature. Immédiatement quelques journaux orthodoxes se livrèrent à une jubilation puérile et ridicule, en présentant le *radium* comme un argument à l'appui des miracles de la Bible. Ils ne remarquaient pas que cette joie révélait une pensée rationaliste, qui cherche à faire rentrer le miracle dans l'ordre naturel et en détruit ainsi le caractère miraculeux.

saurait être l'objet de notre foi religieuse. Le disciple du Christ doit se sentir absolument libre à l'égard des idées scientifiques que les prophètes, le Christ et les apôtres ont pu avoir. Aucune parole de Dieu ne le lie à la conception du monde antique. Voilà un principe qu'il nous faut proclamer hautement. Il libère notre conscience et reconnaît les droits imprescriptibles de la raison, qui, elle aussi, est d'origine divine.

L'histoire et la foi.

Le même principe s'applique aux données de l'histoire. Mais ici se présentent de plus grandes difficultés, inhérentes à la nature des choses. D'une manière générale, il est plus difficile d'établir un fait historique que de constater un phénomène scientifique. Mais pas plus que les données de la science, les données de l'histoire n'appartiennent à l'ordre des choses religieuses ; elles ne sauraient constituer des articles de foi.

Or, là encore, la confusion de deux éléments hétérogènes, l'histoire et la foi, constitue une des erreurs graves de l'orthodoxie traditionnelle. On considère les récits bibliques comme divinement inspirés et l'on s'efforce d'imposer au chrétien la croyance à ces récits, alors que leur historicité est controuvée ou du moins fort contestable.

Dans un journal religieux allemand, paru il y a quelques mois, un pasteur orthodoxe a pris vivement à partie un professeur de théologie qui avait parlé des « mythes » et des « légendes » de la Genèse. « Pour moi, écrit-il, les récits relatifs à la création du monde, au paradis terrestre, à la chute d'Adam et d'Eve, au déluge, à l'alliance noachique, à l'origine des peuples, procèdent de la révélation divine, aussi bien que tout le reste de l'Ecriture sainte [1]. »

Voilà la thèse de l'orthodoxie. A ses yeux les données historiques sont des révélations divines, assimilées aux vérités religieuses, des paroles de Dieu auxquelles le chrétien est

[1] *Evangelische Kirchenzeitung*, 20 mai 1906, colonne 468, article de M. le pasteur Gensichen, de Buckow.

tenu de croire. Celui qui les met en doute est considéré comme un « incrédule, » et l'on ne se fait pas faute de le traiter et de le décrier comme tel.

Cette identification de l'histoire et de la religion a des conséquences déplorables. En s'efforçant de souder indissolublement la tradition historique à la foi religieuse, l'orthodoxie éloigne de l'Eglise des esprits cultivés qui ne demanderaient pas mieux que de se soumettre à l'influence bénie de l'Evangile du Christ, mais que leurs études historiques et critiques ont amenés à contester résolument l'historicité de tel ou tel récit de l'Ancien et du Nouveau Testament.

L'avenir de l'Eglise exige impérieusement que ses conducteurs spirituels acceptent d'une manière consciente et conséquente, sans nulle restriction, la distinction de la *foi* et de l'*histoire*. Il n'y a pas dans la Bible un seul récit que l'on soit autorisé à ériger en article de foi. Les faits historiques sont tous matière de connaissance, qu'ils se trouvent dans l'Ecriture sainte ou ailleurs; on les étudie tous avec la même méthode; et la religion ne nous demande pas d'en admettre un seul sans contrôle, les yeux fermés[1].

Nous apprenons, par exemple, par les écrits du Nouveau Testament que Jésus-Christ a été crucifié. Je le crois, comme je crois que Jules César a été poignardé. Mais pas plus que le meurtre de l'empereur romain, l'assassinat juridique de Jésus ne saurait être un article de foi. Ce qui peut être matière de foi, c'est le sens que nous attachons à la mort du Christ; mais sa mort elle-même est un fait d'ordre purement historique.

Je dirai la même chose de la question si controversée de la résurrection de Jésus, — j'entends sa résurrection *corporelle*, car c'est d'elle que parlent les quatre Evangiles et les épîtres de saint Paul. Cet apôtre semble s'être représenté la résurrection comme une métamorphose du corps matériel en une substance éthérée, en un « corps spirituel ». Peut-être les

[1] Voir la monographie de Fernand Ménégoz, pasteur à Strasbourg, sur *La certitude de la foi et la certitude historique*. Paris, Fischbacher, et Bâle, Finckh, 1906, 1 vol. in-8° de 79 pages.

premiers disciples se sont-ils fait une représentation analogue de la nature du Ressuscité, car il ne paraît pas qu'il y ait eu, sur ce point, aucune divergence entre Paul et les autres apôtres. Il est à présumer que la tradition orale, mise tardivement par écrit, a plus ou moins matérialisé le phénoméne des apparitions primitives. Ce qui est certain, c'est que les disciples croyaient à la résurrection du *corps* du Christ, et non seulement à la survie de son âme. Leurs conceptions anthropologiques et psychologiques devaient leur faire interpréter les apparitions de leur Maître dans le sens d'une résurrection corporelle. C'était bien le cadavre de Jésus qui, d'après eux, était revenu à la vie.

Il y a lieu, toutefois, de remarquer que le *fait* de cette résurrection n'avait nullement, à leurs yeux, le caractère d'un *article de foi* qu'ils auraient cherché à imposer d'autorité, sous peine de damnation, à leurs auditeurs. Quand ils leur prêchaient la résurrection du Seigneur, ils leur demandaient, non une foi aveugle, mais simplement la confiance à leur parole comme au témoignage d'hommes véridiques, la confiance à ce que nous appelons le témoignage historique.

Cette même confiance, Paul et les évangiles continuent à nous la demander; et nous avons, de même que leurs auditeurs, le droit de contrôler leurs affirmations. Or, il se trouve que les divers récits des évangiles sont loin d'être concordants. Plus on cherche à les concilier, plus on est frappé de leurs divergences. Dès lors, il est naturel qu'un doute puisse entrer dans l'esprit de l'historien. C'est un doute absolument légitime ; et l'erreur de l'orthodoxie est de vouloir transformer la croyance historique, qui admet la légitimité du contrôle et du doute; en une croyance religieuse, dont la nature intime exclut et condamne le doute, comme une offense à Dieu.

Eh bien, il faut que sur ce point aussi, — le plus délicat de tous, — l'Eglise se décide à reconnaître la légitimité de la distinction entre l'histoire et la foi et que, tout en prêchant la victoire du Christ sur la mort et sa vie éternelle auprès du

Père, elle cesse de réclamer pour la résurrection corporelle de Jésus la foi religieuse.

Evidemment, il ne saurait être question d'éliminer du christianisme les faits historiques. On n'annule pas l'histoire. Celle-ci joue un rôle considérable dans la vie sociale et religieuse des peuples. Cicéron a dit avec raison : « *Historia testis temporum, lux veritatis, vita memoriæ, magistra vitæ, nuntia vetustatis.* » (*De Oratore* II, 9.) L'histoire a sa place marquée dans la philosophie et dans la religion. Mais elle ne cesse pas d'être de l'histoire ; et c'est comme histoire, et non comme religion, que nous avons à la prendre en considération.

Comme telle, elle exerce son influence légitime, puissante et bénie sur les esprits et les cœurs. Elle a une action religieuse et morale dont ni l'individu ni la société ne sauraient se passer. Sa valeur pédagogique est incontestable et de tout premier ordre. L' « histoire sainte » nous met en communion spirituelle avec les grands hommes de Dieu des temps passés; elle nous place sous l'influence de l'esprit divin qui les animait, les éclairait et rayonnait au dehors, de Jésus-Christ en tout premier lieu. Elle est l'éducatrice religieuse du genre humain.

Seulement il faut toujours la traiter conformément à sa nature et ne jamais perdre de vue son caractère propre, son originalité distincte de la religion. En l'identifiant à la foi, on nuit aussi bien à la foi qu'à l'histoire ; on offense la nature des choses ; et cela ne se fait jamais impunément.

Par l'identification de l'histoire et de la foi, on expose celle-ci à sombrer le jour où, par suite de quelque constatation historique, le doute se glisse dans l'esprit. Qu'on se rappelle l'effarement que produisit, il y a quelques années, dans les milieux orthodoxes, la découverte du vieux manuscrit syriaque du Nouveau Testament, où il est dit que « *Joseph engendra Jésus*[1]. » Du coup, la croyance à la conception sur-

[1] Ce manuscrit a été découvert, en 1892, par Mmes Agnès Smith Lewis et Gibson. — Comp. Albert Houtin, *La question biblique au vingtième siècle*, chap. XIII, p. 246.

naturelle du Christ par le Saint-Esprit et à sa naissance d'une vierge reçut un choc formidable. Une doctrine que l'Eglise avait déclarée fondamentale était battue en brèche par la découverte d'un manuscrit, dont la haute antiquité ne pouvait être contestée. Les critiques, il est vrai, avaient depuis longtemps soupçonné que les généalogies de Jésus, dans les évangiles de Matthieu et de Luc, avaient primitivement établi que Jésus était le fils de Joseph et le descendant, par lui, de David. Mais on pouvait leur opposer l'absence de preuves concrètes, et repousser leur argumentation et leur conclusion. La découverte du manuscrit syriaque est venue appuyer leurs hypothèses, et la doctrine de la naissance virginale de Jésus a été atteinte dans ses racines. La théologie chrétienne sera bien forcée de s'accommoder de cet état de choses, et il faudra nécessairement dégager la foi religieuse de la tradition historique.

Un fait analogue ne pourrait-il pas se produire pour l'histoire de la résurrection de Jésus? Si l'on trouvait, dans les archives éparses de l'antique empire romain, quelque vieux document prouvant clairement la méprise, l'erreur, l'illusion des disciples, tout l'Evangile s'écroulerait-il pour cela? Le christianisme, cette vie divine dans les âmes, serait-il à la merci d'une découverte archéologique? Il nous est impossible de l'admettre.

Supposons, un moment, que l'on découvre dans quelque vieille bibliothèque les mémoires authentiques de Ponce Pilate, comme nous avons les mémoires de Xénophon ou de Jules César, et qu'on y lise, à propos de la mort de Jésus, ce qui suit :

« Le soir, un homme riche d'Arimathée nommé Joseph, un disciple de Jésus, vint me trouver pour me demander le corps du crucifié. J'ordonnai qu'on le lui remît. Joseph détacha le corps de la croix, l'enveloppa d'un linceul blanc, et le déposa dans un sépulcre neuf, qu'il avait fait tailler dans le roc pour lui-même. Puis il roula une grosse pierre à l'entrée du sépulcre et s'en alla. Le lendemain, les chefs des Juifs vinrent me dire : « Lorsque cet imposteur était encore

» en vie, il a dit qu'après trois jours il ressusciterait. » Donne donc l'ordre que l'on s'assure de son tombeau jus- » qu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent » de nuit enlever le corps et ne disent au peuple : *Il est* » *ressuscité des morts*. Alors la dernière imposture serait » pire que la première ». Je leur répondis : « Voici des » gardes, allez, assurez-vous du tombeau, comme vous l'en- » tendrez ». Ils allèrent placer la garde au tombeau, dont ils scellèrent la pierre. Cette affaire m'avait déjà causé bien des ennuis, et elle pouvait encore susciter des troubles dans tout le pays, tellement les esprits étaient surexcités. Je résolus donc de m'en débarrasser par une ruse, et je songeais en même temps à tirer vengeance de l'affront que m'avaient fait les chefs des Juifs en me menaçant, si je relâchais leur prisonnier, de me dénoncer à César comme un ami des rebelles. Maintenant que je connaissais leurs inquiétudes au sujet des prédictions du crucifié, j'en profitai pour arriver à mon but. Au milieu de la nuit, je fis enlever et enfouir le cadavre par mes soldats, en leur imposant la discrétion la plus absolue, et je fis placer dans le tombeau un jeune homme vêtu d'une éblouissante toge blanche, car c'est ainsi que les Juifs se représentent les messagers de leur dieu, et je lui ordonnai de dire aux visiteurs dès qu'ils se présenteraient : « Il n'est point ici ; il est ressuscité, » comme il l'avait dit ; venez, voyez le lieu où il gisait, et » allez dire à ses disciples qu'il est ressuscité des morts et » qu'il les précède en Galilée ; qu'ils se hâtent de s'y rendre, » c'est là qu'ils le verront ». Les premières personnes qui arrivèrent au tombeau furent des femmes. Le jeune homme leur parla comme je lui avais ordonné. Elles coururent, pleines de trouble et de joie, porter la nouvelle aux disciples. Ceux-ci s'empressèrent de venir vérifier les paroles des femmes, et quand ils virent le tombeau vide, ils crurent à leur message. Quant aux chefs des Juifs, ils furent saisis d'une vive inquiétude ; ils tinrent conseil et dirent aux soldats, en leur donnant de l'argent : « Dites que ses disciples » sont venus de nuit et qu'ils l'ont enlevé ». Les soldats pri-

rent l'argent et firent ce qu'on leur avait suggéré, et ce bruit se répandit immédiatement dans la foule. Quant aux disciples, ils quittèrent la ville pour se rendre en Galilée. C'est ainsi que, grâce à mon expédient, je réussis à éloigner de Jérusalem des hommes exaltés et compromettants, et à enrayer une agitation populaire qui aurait pu prendre une dangereuse extension. Peu de temps après, les disciples affirmèrent avoir eu des apparitions de leur maître, et ils fondèrent une secte pour le vénérer, en attendant son prochain retour sur les nuées du ciel. »

Nous pouvons essayer de nous représenter l'impression que produirait, dans le monde chrétien, la découverte d'un document pareil. Un romancier allemand, à l'imagination vive, a donné, dans un récent écrit, une description émouvante de cette consternation. Des fouilles faites à Jérusalem sont censées avoir mis au jour une inscription de Joseph d'Arimathée, qui avoue avoir enlevé du tombeau le cadavre de Jésus et l'avoir enterré. Toute la chrétienté est bouleversée par cette découverte. Les vieilles croyances s'effondrent. Les ennemis de l'Eglise triomphent. La vie sociale est ébranlée jusque dans ses fondements. Et tout cela parce qu'on vient de constater une erreur historique.

Certes, ces hypothèses sont tout ce qu'il y a de plus improbable; mais on ne saurait dire cependant qu'elles soient absolument en dehors du domaine des possibilités. Dès lors, il est bien dangereux de faire dépendre toute la foi et toute l'espérance chrétiennes de la croyance à un récit dont l'historicité n'est pas soustraite à toutes les possibilités du doute.

Le vrai fondement de la religion est ailleurs que dans ce que certains théologiens appellent « les grands faits chrétiens » [1]. Il est en Dieu, et uniquement en Dieu, — en Dieu présent dans l'âme, la conscience, le cœur de l'homme et

[1] Malgré des prières réitérées, on n'a jamais pu obtenir de ces théologiens une énumération des « grands faits chrétiens » et des « petits » faits chrétiens. C'est que le catalogue n'aurait rien de fixe. Chacun élimine des « grands » faits ceux auxquels il ne croit pas, et il les classe dans la catégorie des « petits » faits auxquels on n'est pas tenu de croire. De là, l'absence d'une liste officielle.

s'affirmant par son témoignage puissant et permanent dans le *moi* de chaque individu. Là est le fondement de la foi religieuse, et c'est là-dessus qu'il nous faut construire la théologie, si elle ne doit pas se trouver constamment sous la menace de découvertes historiques comme sous une épée de Damoclès.

L'histoire, certes, aura toujours sa place importante et son rôle béni dans la vie religieuse comme dans la vie sociale. Elle sera une leçon et un stimulant, une lumière et une force, un instrument pédagogique indispensable, mais non un pivot. Reconnaissez à l'histoire sainte son vrai caractère, assignez-lui son vrai rôle, marquez-lui sa vraie place, et vous en aurez fait, au lieu d'une gêne et d'un obstacle, un précieux auxiliaire de la foi.

La philosophie et la foi.

Il est moins difficile encore de dégager la religion de l'histoire, que de la dégager de la philosophie, car l'homme ne peut penser sa religion qu'avec les prémisses de sa conception du monde. Les idées religieuses se mêlent ainsi de la manière la plus intime avec les idées philosophiques. Il n'y a, sous ce rapport, nulle différence entre la pensée d'une personne inculte et celle du plus grand dogmaticien. On peut répéter servilement des phrases apprises par cœur, mais on ne peut penser qu'avec son propre cerveau, comme on ne peut respirer qu'avec son propre poumon. Nos réflexions religieuses revêtent nécessairement la forme de notre constitution mentale, de notre culture intellectuelle, quelle qu'elle soit.

Lorsque le christanisme pénétra dans le monde grec, il y fut accueilli comme une espèce de philosophie ; on espérait y trouver la solution du grand problème de l'existence. Depuis lors jusqu'à nos jours, la philosophie a joué un rôle capital dans les questions religieuses. La scolastique du moyen âge, l'orthodoxie protestante du XVIe et du XVIIe siècle, le rationalisme du XVIIIe et du XIXe, fondaient leur

dogmatique sur un mélange diversement dosé de philosophie et de religion. C'est le mérite de la théologie moderne d'avoir mis en lumière la différence essentielle de ces deux éléments.

La philosophie dérive de la raison, la religion plonge ses racines dans la conscience religieuse et morale, c'est-à-dire dans le témoignage immédiat de l'esprit de Dieu immanent dans l'esprit de l'homme, ou, en d'autres termes, dans la révélation divine. Il y a donc lieu de faire rentrer, avec la science et l'histoire, toutes les données de la philosophie dans l'ordre des choses profanes, relevant uniquement des facultés naturelles de l'homme et soumises au jugement de la raison ; tandis que la religion relève du Dieu intérieur, de la voix de la conscience, d'une intuition morale immédiate, d'un phénomène psychologique *sui generis*.

Saint Paul a eu une juste appréhension de cette différence, quand il a dit : « Ma parole et ma prédication ne reposaient pas sur les discours persuasifs de la philosophie, mais sur une démonstration d'esprit et de puissance, afin que votre foi fût fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu.... Personne ne connaît ce qui est en l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ; de même aussi personne ne connaît ce qui est en Dieu, si ce n'est l'esprit de Dieu.... Or, Dieu nous l'a révélé par son esprit.... L'homme naturel (ἄνθρωπος ψυχικός) ne comprend rien aux choses de l'esprit de Dieu ; elles sont pour lui une folie, et il ne peut les entendre, car c'est spirituellement qu'on en juge. Mais l'homme spirituel (ἄνθρωπος πνευματικός) juge de tout et n'est jugé par personne » (1 Cor. II). Il importe de se rendre clairement compte de cette distinction de la philosophie et de la religion.

Tout penseur a sa philosophie. Les écrivains sacrés et les Pères de l'Eglise ont eu la leur. Chaque écrit biblique porte les traces des conceptions philosophiques de son auteur. Elles sont parfois peu marquées, car les Sémites n'ont pas eu la tournure d'esprit spéculative ; mais elles ne sont jamais absentes. La pensée philosophique est le charisme des nations indo-germaniques, des Grecs en particulier. Les dé-

cisions des conciles œcuméniques et les Confessions de foi des Eglises protestantes sont saturées de métaphysique.

Malheureusement, nos ancêtres ont identifié ces conceptions métaphysiques avec l'inspiration divine, et aujourd'hui encore, l'orthodoxie élève la métaphysique du Nouveau Testament et des conciles œcuméniques au rang de parole de Dieu. On assimile ainsi les choses profanes aux choses religieuses, les élucubrations de la raison aux révélations divines, les systèmes contingents et transitoires à la vérité éternelle.

Illustrons notre pensée par un exemple. On trouve dans la théosophie platonicienne l'idée un peu vague d'une Divinité plus ou moins personnelle, d'un Etre supérieur qui fait sortir de son sein des entités spirituelles participant à la nature divine, des *logoi*, dont la synthèse constitue le *Logos*, la Parole, le Verbe. Le *Logos* est l'organe de la création de l'univers, il est le médiateur entre Dieu et le monde, car le Dieu transcendant, l'Esprit absolument pur ne saurait entrer en contact avec la matière sans se souiller. Cette conception métaphysique a pénétré dans le judaïsme; elle a été cultivée à Alexandrie et a trouvé son représentant le plus éminent en Philon, un contemporain de Jésus et des apôtres. Philon a appelé le *Logos* le « Fils de Dieu, » le « Souverain sacrificateur, » le « Médiateur entre Dieu et les hommes. » Cette théologie a pénétré dans la diaspora juive et jusqu'à Jérusalem, où il y avait une école alexandrine (Actes 6, 9). Son influence se faisait sentir puissamment dans tout l'empire romain. Elle constituait l'atmosphère dans laquelle on vivait. Elle subjuguait tous les esprits cultivés[1].

Il n'est donc nullement surprenant que nous trouvions des traces de cette philosophie dans les écrits du Nouveau Testament. L'idée d'un Fils métaphysique de Dieu, que

[1] Voir, dans le Programme des cours de la Section des Sciences religieuses à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes (année scolaire 1906-1907), la lumineuse étude de M. le professeur Eugène de Faye sur *La christologie des Pères apologètes grecs et la philosophie religieuse de Plutarque*. Paris, Fischbacher, 1906. — Comp. *Annales de bibliographie théologique*, 1907, n° 2. p. 17-21.

l'Ancien Testament ne connaît pas et qu'on entrevoit à peine dans les évangiles synoptiques, — où il n'est question d'un Fils de Dieu qu'au sens figuré, théocratique, — apparaît dans les épîtres pauliniennes avec le Christ préexistant, le « premier né des créatures, » dans l'épître aux Hébreux, qui est saturée de philonisme, et surtout dans le quatrième évangile, où le *Logos*, incarné en Jésus-Christ, domine tout l'écrit.

Cette métaphysique d'origine païenne est à la base de toutes les controverses christologiques des premiers siècles. Son orthodoxie a été proclamée par les conciles œcuméniques. Elle est le nerf des dogmes de la Trinité et de la divinité essentielle du Christ. Les hérétiques l'ont professée à leur manière. Elle a été agréée par les Réformateurs et elle s'est maintenue, avec des nuances, dans l'orthodoxie moderne, qui n'a cessé de considérer le dogme de l'incarnation du *Logos* dans le sein d'une vierge, comme une des vérités fondamentales du christianisme.

Notre foi religieuse serait-elle solidaire de cette conception platonicienne? Le christianisme nous imposerait-il cette philosophie comme une révélation divine, comme une parole de Dieu? Je ne saurais l'admettre. C'est avec raison que la théologie moderne a entrepris de dégager la religion chrétienne de cette attache païenne. Notre devoir sacré est de travailler à cette libération. Et nous n'y réussirons qu'en combattant résolument la confusion de la philosophie et de la foi religieuse.

Le malaise dont nous souffrons n'existerait pas pour nous, si nous étions encore des platoniciens. De même que la rotation de la terre ne préoccupait pas nos pieux ancêtres, quand on professait encore le système de Ptolémée, de même la doctrine du *Logos* ne nous troublerait pas si nous partagions encore les vues de Philon. Mais la philosophie n'est pas restée stationnaire, pas plus que les sciences de la nature. Les principes de la philosophie de Descartes ont produit, dans le monde de la pensée pure, un bouleversement analogue à celui des principes de Copernic dans l'astronomie.

Les systèmes de Platon et de Ptolémée ont fait leur temps. La philosophie moderne est cartésienne ; et c'est surtout le puissant génie de Kant qui lui a assuré un triomphe universel. Dans les grandes lignes, tous les penseurs sont kantiens. De là, une scission profonde entre notre théologie contemporaine et les spéculations théosophiques d'un saint Paul, d'un saint Jean, des Pères de l'Eglise, des Réformateurs, des anciennes Confessions de foi catholiques et protestantes composées sous l'influence de prémisses platoniciennes et plus ou moins gnostiques.

Le kantisme, certes, n'est pas non plus la vérité absolue. Je ne le crois pas éternel, pas plus que la philosophie platonicienne. Mais aujourd'hui qu'il nous entoure de son atmosphère, notre théologie ne peut s'y soustraire. Elle est forcée de s'y adapter, comme nos ancêtres ont adapté leurs idées religieuses aux principes du platonisme.

C'est une grave erreur de l'orthodoxie contemporaine de rester empêtrée dans une vieille philosophie, manifestement périmée, et de vouloir asservir les générations nouvelles à des conceptions théosophiques qui leur sont devenues tout à fait étrangères. Les défaites successives et de plus en plus frappantes de l'orthodoxie sont dues en grande partie à cette obstination inintelligente. Si elle n'est pas en pleine déroute, ce n'est que grâce aux puissances vraiment religieuses qu'elle renferme dans son sein. Mais au point de vue théologique, ses jours sont comptés.

A la philosophie de Kant, continuée par les néo-kantiens, est venu se mêler le puissant courant des principes évolutionnistes de Darwin. Son influence sur la théologie est manifeste. L'idée de l'évolution se trouve à la base de toute la conception moderne de l'histoire. Nous voyons ici la science, l'histoire et la philosophie se rejoindre et unir leurs forces pour renverser le vieux système de la théologie orthodoxe. Comment résisterait-il à ce choc formidable? Nous l'entendons craquer dans toutes ses jointures, et il menace d'entraîner la religion elle-même dans son effondrement.

Les champions de l'orthodoxie voient parfaitement le danger; ils en sont effrayés, ils poussent des gémissements, ils font des efforts inouis pour étayer l'édifice lézardé qui menace ruine. Ils sacrifient un pignon après l'autre, espérant pouvoir faire la part du feu. Mais c'est en vain. La science, l'histoire et la philosophie redoublent leurs coups. Rien ne les arrêtera dans leur marche victorieuse. Ce n'est pas avec des frondes qu'on repousse la mitraille des canons rayés. La défaite de la théologie traditionnelle est certaine. Si la religion ne doit pas périr avec elle, il faut qu'une théologie nouvelle entre en ligne de combat.

La théologie nouvelle et le vieil évangile.

Cette théologie nouvelle, nous l'avons, nous la professons. A l'exemple des prophètes et des apôtres, des Pères de l'Eglise et des Réformateurs, nous adaptons résolument notre science religieuse à la conception du monde de nos contemporains.

C'est ainsi que notre théologie s'est frayé une voie entre le rationalisme, qui tend à transformer la religion en une philosophie, et l'orthodoxie, qui méconnaît les droits de la raison en présence de l'enseignement traditionnel de l'Eglise.

On nous a reproché d'être des rationalistes; c'est à tort, car nous fondons la religion, non sur les prémisses de la raison, mais sur l'action immédiate de l'esprit de Dieu présent dans l'esprit de l'homme, sur la conscience religieuse et morale qui est un effet de cette action divine interne. Voilà le roc inébranlable sur lequel nous nous appliquons à édifier notre vie, nos croyances, notre théologie.

Ce témoignage interne de l'esprit de Dieu nous conduit auprès du Christ, qui nous attire par une affinité spirituelle, comme l'aimant attire le fer. De là, l'autorité de la parole du Christ sur nos âmes. Notre « oreille intérieure, » comme dit saint Augustin, entend la voix du Christ et la reconnaît pour la voix de Dieu, car elle est en pleine harmonie avec la voix divine dans notre conscience. Ainsi se forment nos convic-

tions religieuses et se constitue la certitude de notre foi, qu'aucun doute relatif aux choses de la science, de l'histoire et de la philosophie ne saurait ébranler, puisqu'elle est élevée au-dessus de toutes les controverses scientifiques, historiques et philosophiques. C'est Dieu lui-même qui l'a engendrée en nous et ne cesse de la confirmer à la fois par son témoignage interne et immédiat et par le témoignage des hommes de Dieu qui ont fait à travers les siècles et continuent à faire encore aujourd'hui cette même expérience personnelle.

Mais ce témoignage externe, nous avons le droit et le devoir de le contrôler. Nous n'acceptons aucune croyance les yeux fermés. Nous repoussons les prétentions de l'orthodoxie qui veut nous imposer d'autorité ses dogmes, avec leur attirail historique, scientifique et philosophique. Il n'y a point de place dans notre théologie pour une soumission aveugle à une autorité externe quelle qu'elle soit : pape, Eglise, Bible, docteurs en théologie. Nous revendiquons pour tout homme le droit de juger par lui-même et de contrôler les doctrines qu'on lui présente au nom de Dieu.

Et quel est notre critère dans cet examen ? Je réponds : nous jugeons avec les lumières qu'il a plu à Dieu de nous donner. Avec notre conscience religieuse, d'une part, nous discernons les choses d'ordre religieux ; et avec notre raison naturelle, d'autre part, nous discernons les choses d'ordre profane. Le sens des affinités spirituelles dont le Créateur a doué notre esprit trouve là son emploi naturel, son exercice légitime. Notre conscience religieuse *sent* ce qui est religieux, et notre raison naturelle *sent* ce qui rentre dans l'ordre des choses scientifiques, historiques et philosophiques. La distinction des choses religieuses et profanes n'est pas aussi difficile à faire que cela pourrait paraître étant donnée la confusion séculaire de ces éléments dans le système doctrinal de l'orthodoxie. En tout cas, le principe est juste, et nos efforts doivent tendre à l'appliquer.

On ne saurait méconnaître sans injustice les résultats qu'a obtenus, sous ce rapport, la théologie dite symbolo-fidéiste.

Ceux même qui la critiquent avec le plus d'animosité n'ont pas été les derniers à en profiter. Je pourrais citer bien des preuves à l'appui de cette assertion. Et l'on sait que le catholicisme lui-même a subi, plus ou moins, soit directement soit indirectement, l'influence de ces principes[1].

Pour ce qui me concerne, je suis plus persuadé que jamais que la doctrine du salut *par la foi seule*, c'est-à-dire par la repentance et le don du cœur à Dieu, est le véritable Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ, la religion par excellence, et que, de même que nos croyances correctes n'ont aucune vertu méritoire aux yeux de Dieu, de même nos erreurs doctrinales ne sont pas une cause de réprobation de sa part; en un mot que nous sommes sauvés par la foi, indépendamment de nos croyances.

Cette conviction libère notre conscience vis-à-vis des données scientifiques, historiques et philosophiques que l'orthodoxie voudrait nous présenter comme des éléments constitutifs de la foi chrétienne. Et en nous rendant indépendants à l'égard de ces facteurs d'ordre profane, elle nous affermit dans notre foi religieuse et nous donne une paix et une joie qui contrastent singulièrement avec le trouble angoissant que produit le doute dans une conscience dominée par les principes de l'orthodoxie.

Quand je fais ces affirmations, je parle d'expérience, car j'ai passé par ce trouble et je connais cette joie. Je voudrais communiquer mon bonheur à tous ceux qui, comme je le fus autrefois, sont tourmentés par ces doutes, et faire pénétrer dans leur âme la certitude que, selon l'Evangile éternel, il n'y a pas d'autres conditions du salut que l'éloignement intérieur du péché et le mouvement de notre *moi* vers Dieu, et que, selon l'esprit de cet Evangile, nous sommes absolument libres à l'égard des données scientifiques, historiques et philosophiques de la Bible et de la théologie traditionnelle.

Lorsque les hommes à la fois religieux et cultivés se seront

[1] Voir « Le symbolo-fidéisme de Fogazzaro dans *le Saint.* » (*Revue chrétienne*, 1907, n° 1, p. 1-5.)

pénétrés de ces vérités, la voie qui mène à l'Evangile sera efficacement déblayée et l'Eglise du Christ, ayant récupéré sa place à la tête du mouvement des esprits, pourra reprendre sa marche conquérante dans le monde et lutter plus victorieusement que jamais contre son seul et éternel ennemi : le péché. Alors le conflit entre la foi religieuse et la pensée profane sera apaisé, et les organes essentiels de notre vie spirituelle auront retrouvé leur harmonie interne et pourront se prêter un appui mutuel, pour la santé morale des individus et la prospérité de tous les groupements sociaux et nationaux.